

Hede, Chun et moi, nous nous étions bien trompés sur les Mongols. S'ils continuaient à se délecter du lait caillé fermenté de leurs juments, horrible boisson pour le gosier et l'estomac d'un Chinois, l'empereur et sa suite ne sentaient pas le fromage, et de son palais de Pékin ne montait pas l'odeur de bergerie.

Depuis que les chevaux mongols avaient terrassé le dragon, les Chinois vivaient sous une domination implacable. La dynastie Song s'était achevée avec le suicide de son dernier empereur<sup>\*</sup>. Le premier souverain de la dynastie Yuan et ses successeurs, oubliant leur intention de transformer la campagne chinoise en pâturages pour leurs chevaux, se laissèrent peu à peu glisser vers le faste et la douceur de la vie à la chinoise, ce qui ne les empêchait nullement d'éprouver un profond mépris pour le peuple Han. Les habitants du Sud, coupables d'avoir soutenu les Song, étaient devenus leurs "barbares" en dépit de l'héritage brillant qu'avait légué à l'histoire la dynastie défunte.

Les Yuan, ces descendants de cavaliers des grandes steppes, avaient fait de la Chine le plus grand empire du monde.

Qubilai, le fondateur, correspondait avec les souverains du lointain Occident et ce grand chef religieux appelé pape dont on croisait parfois dans les campagnes les curieux bonzes aux cheveux et aux yeux clairs. Son regard portait jusqu'aux montagnes tibétaines d'où s'écoulait, avec les eaux des deux grands fleuves, le souffle de sa nouvelle et ardente foi bouddhique.

Le plus grand empire du monde, certes ! mais pas le plus puissant et là encore, nous nous étions trompés.

On pouvait en effet entendre le craquement des fondations de son édifice. On rencontrait sur les routes et les canaux que les Mongols avaient fait construire, des charrettes et des bateaux remplis de leur monnaie, des billets n'ayant pas plus

---

\* en 1279

de valeur que le papier qui avait servi à les fabriquer. La Cour regorgeait de parasites. Les fonctionnaires, non contents de puiser à pleines mains dans les caisses du trésor, rançonnaient marchands, artisans, paysans. Et l'empereur, peu préoccupé de châtier les filous et les larrons qui saignaient son pays, préférait prêter l'oreille aux sermons de moines indiens recommandant en guise d'offices religieux la pratique effrénée de cérémonies orgiaques.

Ce furent les éléments du ciel et de la terre qui se déchaînèrent d'abord. La terre trembla au Shanxi et au Ganzu et le Fleuve Jaune, gavé de pluie, rompit ses digues. Puis ce furent les hommes, ces Han que les efforts des occupants pour se rapprocher de leur culture ne satisfaisaient pas. Leur haine souterraine et secrète portée par l'éclat d'un lotus blanc\* de nouveau écloso se répandit dans les campagnes. Rébellions, répressions, insurrections, révoltes, la nouvelle du sursaut courait parmi le peuple.

Quant aux pauvres Chinois perdus au fond de leurs campagnes, selon Vieux Quatrième, leur vie valait beaucoup moins qu'un seul de nos grains de riz soigneusement cachés sous le plancher car fort peu parvenaient à vivre jusqu'à l'âge de trente ans.

Mais à l'ombre de notre papayer, que nous étions loin de tout cela !

---

\* La société secrète du Lotus Blanc, créée en 1133 fut interdite à plusieurs reprises par les Yuan.